**Donatienne Martens, une âme enchevêtrée de mille soupirs.**

par Isabelle Perciaux

Ce que la nature « est » n’est pas ce que Donatienne Martens donne à voir. La photographe ne se pose pas comme réceptacle des lieux. Sa force est ailleurs.

Ainsi, les photos de Donatienne Martens mènent, selon moi, à l’expérience du ravissement.

Ravissement parce qu’elle renouvelle l’invitation à aller vers un au-delà du monde et son univers se situe bien au-delà de simples paysages saisis dans leur beauté.

Ravissement parce qu’on est pris par la tentation de se défaire du réel pour faire union avec ce qui, en soi, est le plus vivace, et non pas le plus paisible.

Car en effet, les photos de Donatienne Martens ne parlent pas *paisiblement*. Elles sont comme une fulgurance sensorielle que l’on souhaite traverser, mais il nous faut d’abord en subir la déflagration du ressenti. Face à ses photos, l’on se sent *assailli* (dans le sens de « sollicité »).

Que se passe-t-il  donc de si irrésistible entre notre regard et ce que l’on *croit* voir ?

A fréquenter l’univers photographique de Donatienne Martens, j’ai compris, pour ma part, que ne pas résister est le seul moyen d’être en communication avec ce que la photographe délivre d’intériorité, de sensibilité et de brisures … et qui parle à nos intériorités, nos sensibilités, et nos brisures. A travers ses paysages, notamment, l’on croit lire beaucoup de *son* histoire, sans pouvoir saisir quels éléments ni quelle chronologie personnelle sont à l’oeuvre. Et par un déplacement naturel, sensoriel encore, on fait la traversée vers notre propre histoire - vers des morceaux de celle-ci - que l’on a parfois plaisir à re-convoquer, ou bien que l’on découvre. Ainsi, à traverser ses photos subtilement construites sur de multiples épaisseurs – dévoilées lentement, par degrés - quelque chose happe et échappe à la fois. Il faut alors se contenter d’y rencontrer son propre mystère, ce à quoi la photographe s’emploie certainement ; elle nous livre ici le résultat de son errance. Peut-être, ira-t-elle ensuite où ses yeux pourront être sauvés, ailleurs. La force des photos de Donatienne Martens livre cette profondeur ; ce qui est montré touche l’être tout entier.

Enfin, dans ce voyage, une quasi-absence intrigue : si la « nature » dit les éléments essentiels à la vie, ces ressources qui jamais ne nous blessent, sinon à nous manquer : eau, lumière, sol, végétation, arbres, la présence humaine s’y fait rare et l’on est presque soulagé qu’elle se montre si peu. Vierge à sa manière, la nature par son agencement parfois tortueux, parfois idyllique - semble sur la brèche. Donatienne Martens approche les lieux comme un refuge où se rejoue le drame de nos vies, et, peut-être, l’apaisement après les drames.

Pour saisir cette épaisseur, le regard ne suffit donc pas. Il faut se laisser entièrement transporter, ne serait-ce que pour le plaisir de s’y être perdus. Le seul risque serait de repartir *changé* par ce que l’on aura vu.

I.P., Le 02 août 2019